



Vue générale.

YPRES

HENRI HYMANS

1903

Imposante encore, quoique déchue, Ypres garde la vive empreinte de ses jours de puissance, et l'artiste, autant que l'historien et l'archéologue, trouvent dans ses murs des occasions d'étude et d'information d'égal attrait.

Tandis que, au cours de leur promenade, vingt fois ils s'arrêteront charmés à la vue de constructions du groupement le plus pittoresque, ou que, poursuivant leur course, par des venelles aux capricieux détours ils gagneront des rues de noble aspect, ailleurs, à l'ombre des églises, sur des places bordées d'arbres, ils verront s'aligner des maisons, aux toits bizarrement raccordés, dont la ligne les captivera, autant par l'imprévu des ensembles que par l'élégance et la finesse des détails.

Quelle parole rendra l'impression éprouvée à la vue de cette Halle immense, écrasante en sa masse rectiligne, confinant à l'église Saint-Martin, un des types les plus sévères du style ogival aux Pays-Bas? Alors,

sur ce fond de monuments de superbe ordonnance, résumant, peut-on dire, cinq siècles de l'art de la construction, se détache, en puissant relief, la Boucherie. Vingt fois signalée et reproduite, c'est un des plus parfaits échantillons de l'architecture civile du moyen âge.



La maison des Bateliers.

Ypres, sans doute, n'a pas échappé aux vicissitudes des siècles. Pourtant, il faut reconnaître, avec M. Alph. van den Peereboom, le plus notable de ses historiens que, moins ici qu'ailleurs, on a vu sévir le « fléau des restaurations ». Ici, en effet, la maison ancienne l'est pour de vrai, et le badigeon qui la recouvre n'en dissimule point la structure élégante ni la conception originale.

Le chiffre de la population, à peine dix-sept mille âmes, paraît dérisoire à qui parcourt ces rues spacieuses, embrasse de l'œil ces places

immenses. N'oublions pas, cependant, que la superficie a peu varié depuis le moyen âge. La ville, à cette époque, comptait ses habitants par cinquantaines de mille¹. Mais, de cela, il y a longtemps, et Ypres ne semble pas du tout s'absorber dans le vain regret de sa puissance éva-



Maison, Marché au Bois.

nouie, ou rêver le retour, impossible, de son glorieux passé. La joie de vivre s'y manifeste très évidente, et l'aspect général est d'une sérénité qui, dès l'abord, dispose à la bonne humeur.

Rare dans l'architecture privée, l'ogive fait place à l'arc Tudor, lequel, ici, enfante des motifs infiniment gracieux, nés sans doute de ces constructions de bois, si nombreuses au temps de Guichardin. Peut-être de là, aussi, le caractère quelque peu anglais de certaines façades.

¹ A la fin du xiv^e siècle, la population était de cent mille âmes, assurent les historiens.

Les pignons aux lignes contournées, alternent avec d'autres à gradins, et, même, où domine ce dernier élément, on le voit, à maintes reprises, rajeuni par des initiatives absolument heureuses.

Du reste, nulle monotonie. Telle façade, d'aspect austère, a sa porte abritée par un auvent; telle autre a conservé sa saillante corniche, d'effet



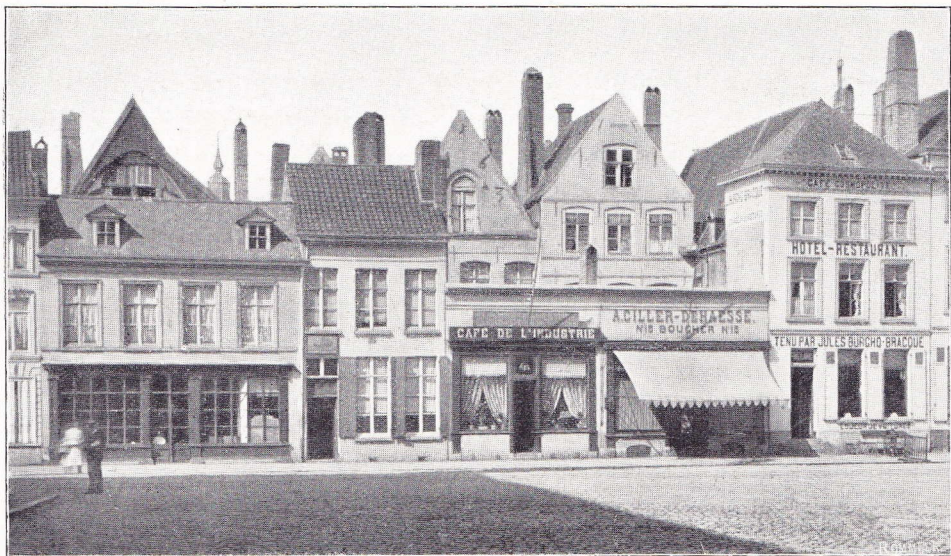
Maison de bois, près de la porte Lille.

si gracieux, alors que sa voisine est précédée d'un perron, proscrit dans la plupart des autres villes.

L'ornement rayonnant, en coquille ou en éventail, emprunté à la Renaissance française, apparaît ici aux fenêtres, avec une fréquence presque caractéristique, comme les faîtages tors, les ancrs du plus délicat travail achèvent et complètent le décor, riche et pittoresque, de multiples façades yproises.

Parvenue à l'apogée de sa puissance dès le XIV^e siècle, Ypres, en dehors de la Halle aux draps, garde peu de chose de sa physionomie du

moyen âge. Nombreuses, il y a un demi-siècle encore, les maisons de bois, de remarquable originalité, si l'on en juge par les dessins de M. Bœhm, exposés au musée, se réduisent à un type unique. D'autre part, les canaux que formait, jusqu'au pied de la Halle, comme en face de Saint-Martin l'Yperlée, et que les vieux plans nous montrent traversés par des ponts en quantité innombrable, sont aujourd'hui voûtés. De là ces places immenses, ces rues de largeur exceptionnelle, même dans les villes d'importance infiniment supérieure.



Rangée double de façades, place Van den Peereboom.

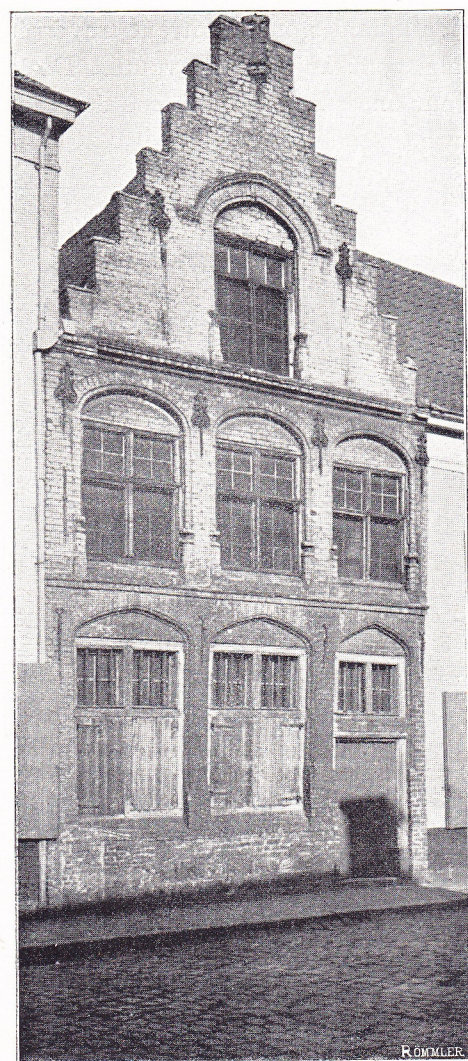
On peut voir, faisant face à ce qu'il est, en somme, permis d'appeler la cathédrale, Ypres ayant été, en 1559, érigé en évêché, une rangée double de façades, la seconde conservant l'alignement primitif du quai. Plus loin, au Marché au bétail, une maison, dite des Bateliers, toujours décorée des attributs de la navigation, se trouve privée du bassin qui faisait sa raison d'être! Exemple rare, sinon unique.

Puissante par l'industrie drapière qui, en quelque sorte, avait absorbé chez elle les autres sources de prospérité, la ville d'Ypres fut frappée dans ses forces vives par le siège de 1383. Les causes de cet événement nous montrent combien, au moyen âge, était précaire le sort de ces communes si jalouses de leurs droits, si fières de leurs privilèges et sans cesse, pourtant, à la merci des visées ambitieuses de quelque prince guerroyeur, ou des entreprises, à peine moins redoutables, de concurrents

avidés et sans scrupule. Ypres y devait trouver la source des plus cruels revers.

Au cours, donc, de l'année 1383, entraînée par le comte de Flandre dans la lutte issue de la rivalité d'Urbain VI, dont la cause avait pour soutien l'Angleterre, et de Clément VII, la ville connut les horreurs d'un siège où, à côté de vingt mille Gantois, combattait une formidable armée anglaise. Résolus à tous les sacrifices, les Yprois firent preuve d'une endurance extraordinaire et surent forcer l'assaillant à la retraite. Victoire, hélas ! chèrement conquise, car la population ouvrière, fixée principalement hors ville, s'était vue contrainte à l'émigration. Elle avait porté ailleurs l'industrie qui faisait la fortune de la cité. Et comme, d'autre part, le magistrat, dévoué à la cause du duc de Bourgogne, faisait défense de réédifier les habitations détruites, la déchéance s'ensuivit, rapide.

Le XVI^e siècle vint ravir à la ville les dernières épaves de sa prospérité. Centre de résistance au régime espagnol, Ypres eut, en 1584, à soutenir un autre siège, de huit mois de durée, suivi d'épouvantables représailles à l'entrée des troupes du prince de Parme. Les historiens assurent qu'à cette



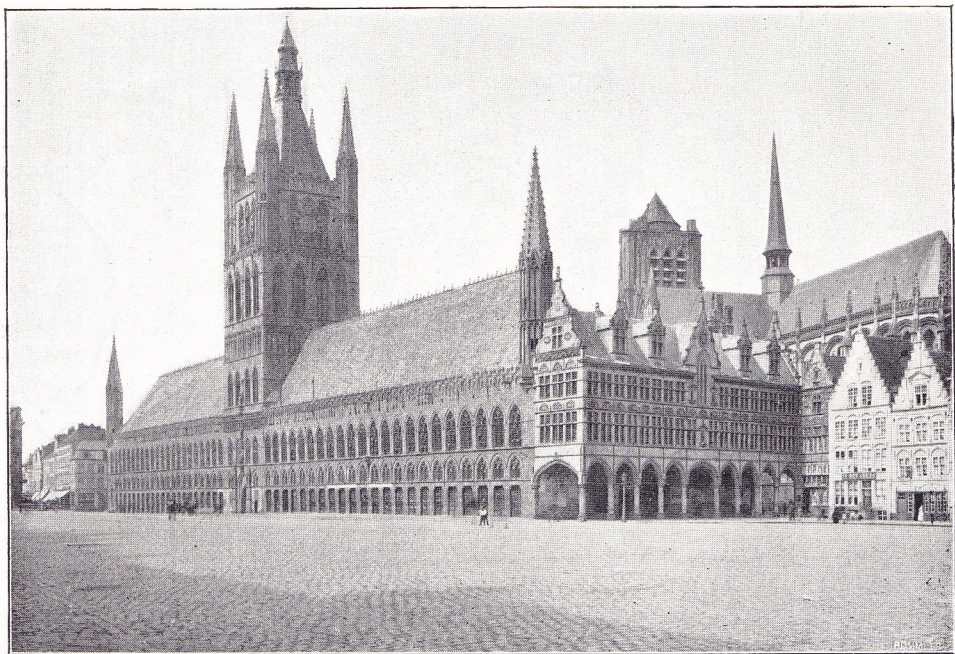
Maison rue de la Bouche.

époque le chiffre de la population était réduit à cinq mille âmes.

Du reste, point stratégique important, prise et reprise par les Français au cours du XVII^e siècle ; fortifiée par Vauban ; cédée à la France par le traité de Nimègue (1678) ; rétrocédée à l'Autriche par le traité de

Rastadt (1716), Ypres redevint ville française, pour le rester tant que durèrent la République et l'Empire. C'est prodige, en vérité, après tant de vicissitudes, de voir encore debout ses superbes monuments, menacés même de démolition, sous le régime républicain.

La vue de ce grandiose édifice, dont un écrivain français a pu dire qu'il égale par ses dimensions la majesté des cathédrales ; par la beauté



La Halle.

de ses lignes, les palais vénitiens ; par la richesse de l'ornementation, les constructions des Maures d'Espagne, frappe de surprise, même les plus sceptiques. Et quelle preuve plus éloquente de la puissance d'une ville, qu'un monument de pareille importance, érigé par un groupe de citoyens aux besoins de leur industrie, en même temps qu'à sa sauvegarde ? L'Europe n'en offre point de second exemple.

Du commencement du XIII^e siècle date le beffroi communal, massif de pierre, haut de 70 mètres, cantonné de tourelles, à trois rangs de baies ogivales. Couronnés du dragon, symbole des libertés publiques, les trois étages de ce donjon servaient aux métiers tout ensemble d'arsenal, de trésorerie, de lieu d'assemblée, de dépôt de privilèges. Ceux-ci étaient jalousement protégés contre toute atteinte par des coffres à serrures

multiples dont les clefs étaient réparties entre diverses personnes. Les coffres en question reposent aujourd'hui au musée.

Au deuxième étage était située la prison, et, au sommet de la tour, se tenaient en permanence les guetteurs chargés à la fois de signaler les



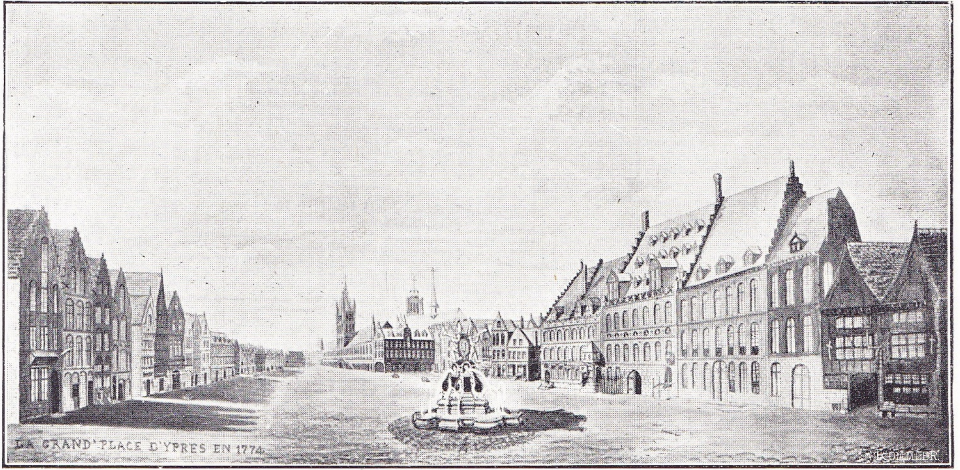
La Halle, vue latérale.

incendies, fréquents et redoutables dans une ville aux constructions de bois, et de donner l'alarme à l'approche de l'ennemi. Maintenant encore les guetteurs de la ville occupent un poste au haut du beffroi. C'est en 1330 que furent placés, à la base du campanile, les aigles de cuivre doré qui complètent si heureusement sa silhouette altière.

L'industrie drapière exigeait de vastes installations, tout spécialement des entrepôts. Dans ce but, à l'est et à l'ouest du beffroi s'étendirent,

sur un développement de cent trente-trois mètres, les Halles proprement dites, bâtiment crénelé, à étage unique, développant en façade quarante-huit fenêtres et autant de portes ogivales, portant aux angles des clochetons de forme semblable à ceux du beffroi. Le tout était achevé en 1380.

Sous le régime français, en 1794, un membre de la municipalité vint faire la proposition de démolir la Halle et le beffroi. Le monument, à cette époque, était dans un piteux état, et sa réparation eût coûté cher. Après la



La Grand'Place en 1774, d'après un tableau du Musée.

chute de l'Empire, une restauration fut entreprise, puis régulièrement poursuivie de 1843 à 1860. Les statues, par groupe de deux, occupant les fausses fenêtres de l'étage, représentent, indépendamment des personnages souverains ayant régné sur la Flandre, les citoyens notables associés à l'histoire de la commune. On y a, par exemple, donné place au peintre Melchior Broederlam, un précurseur de van Eyck à la cour de Bourgogne.

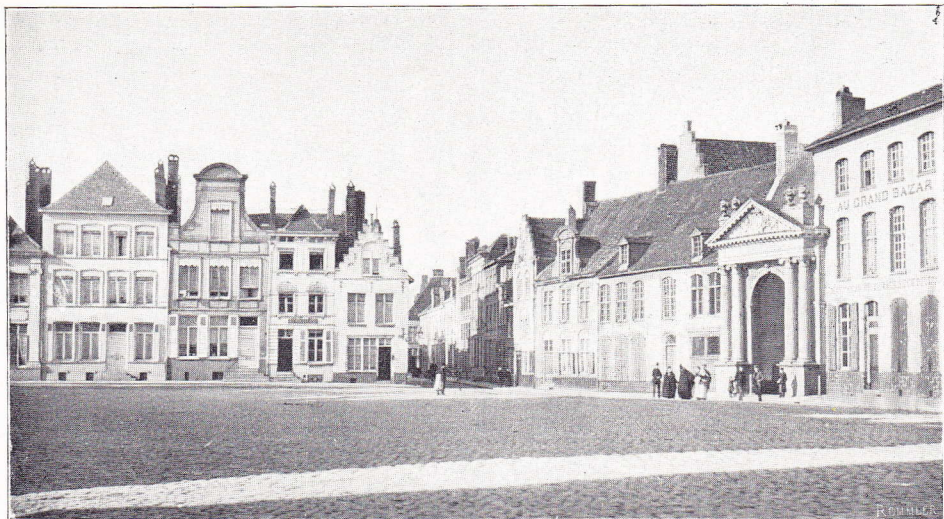
Ces diverses images, y compris celle de Notre-Dame de Tuine, patronne de la ville, et le Lion de Flandre, au-dessus de la porte principale, sont modernes, chose dont leur aspect passablement fruste pourrait faire douter les non avertis.

Le campanile du beffroi, de même que les toits des Halles, semblent avoir été, au moyen âge, décorés de peintures et de dorures, accompagnant de vastes blasons aux armes de la ville et du comté de Flandre.

Les plans anciens, nous l'avons dit, montrent la rivière Yperlée longeant les Halles vers l'ouest, ce qui permettait aux barques de décharger

au pied même de l'édifice. Des gravures, encore des lithographies récentes, montrent un perron à double rampe occupant le milieu de la façade des Halles. Ce perron, figuré pour la première fois dans les plans du XVII^e siècle, disparut en 1848, au déplaisir extrême d'une partie de la population ; on cria au vandalisme. Le fait est, pourtant, que ledit escalier était un hors-d'œuvre et que sa disparition a rendu à la Halle son vrai caractère.

Chose curieuse, l'édifice n'a point d'entrée proprement dite. Des escaliers latéraux, auxquels donnent accès les portes extrêmes de la façade, desservent l'étage, mais ne datent point de l'origine de la construction.



Place Van-den-Peereboom.

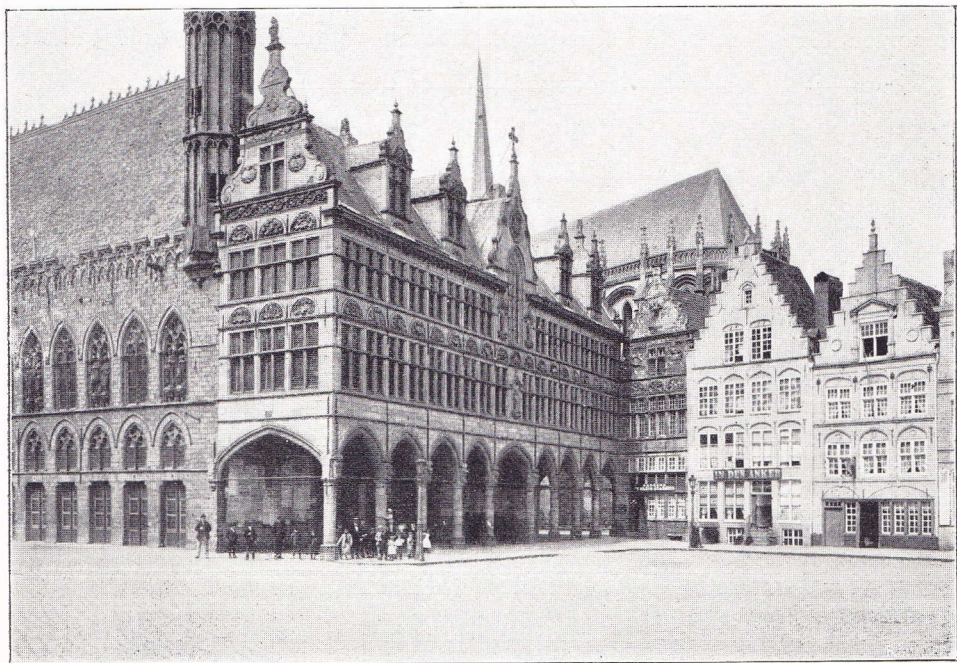
La cause de cette bizarrerie doit être cherchée dans la disparition probable d'un ensemble de dépendances, remplacé par un corps de bâtiment connu sous le nom de *Nieuwerk*, nouvel œuvre, appliqué en façade à l'est des Halles, précisément à hauteur de l'étage et dont le rez-de-chaussée forme la galerie à colonnes qu'on voit à l'avant-plan de notre gravure.

Pour disparate que soit, en réalité, la juxtaposition de membres d'architecture d'époque différente, on ne peut méconnaître que le *Nieuwerk* constitue un très gracieux ensemble. Conçu dès l'année 1575, par l'architecte gantois, Jean Sporeman, il ne fut réalisé qu'en 1620, peut-être à l'aide des plans originaux, chose qu'on n'a pu préciser.

Terminé en 1624, l'ensemble a été, en 1862, l'objet d'une restauration qui, sans doute, n'en a pas respecté tout le caractère. La grande fenêtre centrale, surmontée d'une croix, occupe l'emplacement de l'an-

cienne chapelle échevinale. Les pièces situées au-dessus de la galerie forment une dépendance de l'Hôtel de Ville, dont l'escalier est commun à l'étage de la Halle.

Cet étage, de grande sobriété architecturale, se compose d'une galerie continue à charpente visible. Les fermes, et leurs arbalétriers appuyés aux parois, la divisent en compartiments symétriques.



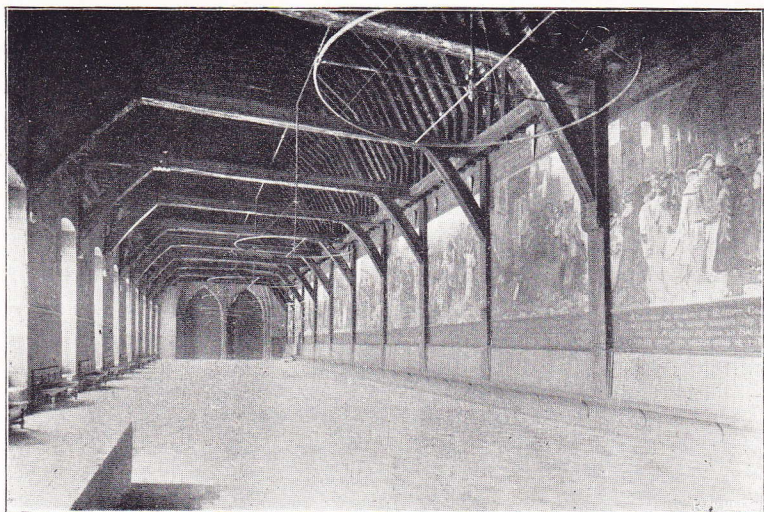
L'Hôtel de Ville, dit le « Nieuwerk ».

Deux artistes belges, M. Ferdinand Pauwels, d'Anvers, depuis nombre d'années professeur à l'Académie de Dresde, et M. Louis Delbeke, formé, à l'Académie d'Ypres, aujourd'hui défunt, y ont représenté une suite d'épisodes de l'histoire locale.

Suffisamment élevées pour donner facilement place à l'ancienne façade de bois d'une maison démolie, ces galeries, interrompues à la traverse de la tour, par une double baie en ogive, occupent une superficie de 2,472 mètres carrés. Affectés à des fêtes servant même de lieu d'exercice à la milice citoyenne, ces immenses locaux ont pour unique décoration les peintures prémentionnées. Celles de M. Pauwels retracent l'histoire d'Ypres, de 1187 à 1383, date du siège. L'épisode est représenté sur le mur du fond, en retour.

L'artiste, dans l'ensemble du travail, fait preuve d'un goût délicat. De remarquable élégance est le banquet des noces de Mahaut, fille de Robert de Béthune, avec Matthias de Lorraine (1314).

La peste de 1349, dont le souvenir a survécu dans la langue populaire sous le nom de « Mort d'Ypres », de *Dood van Yperen*, est traduite d'une manière saisissante. Dans une rue jonchée de cadavres, apparaît, blême d'effroi, le fossoyeur chargé d'inviter les citoyens, à son de cloche, à porter leurs morts au sinistre tombereau destiné à leur enlèvement.



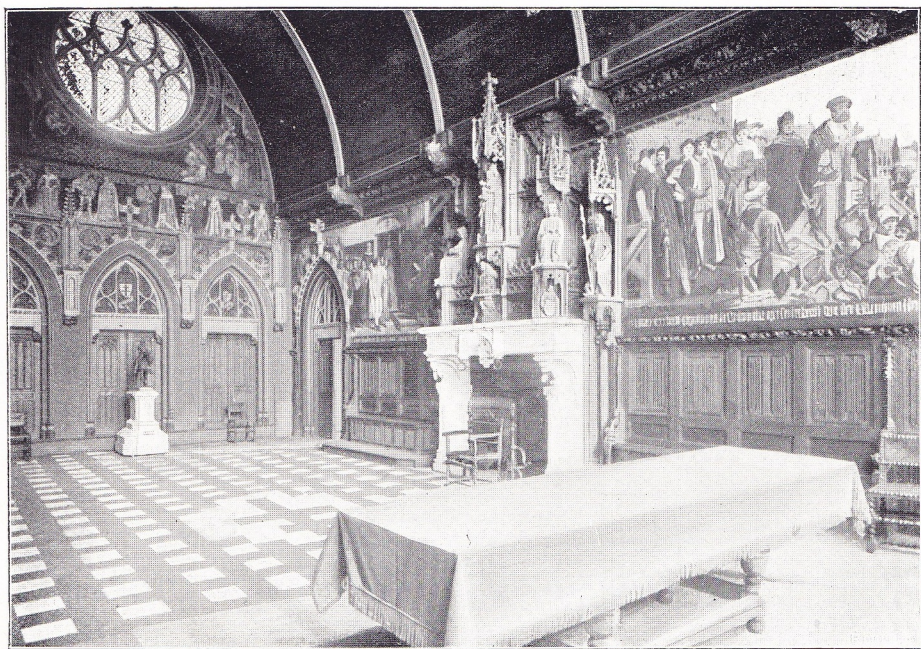
Galerie de l'étage de la Halle, avec les fresques de F. Pauwels.

M. Pauwels, dans toute la série de ses peintures, déploie les qualités d'un coloriste de race, d'un exécutant habile et d'un homme de goût.

M. Delbeke, dont la mort interrompit le travail, en 1891, avait pour plan d'illustrer la vie civile de la cité, par un ensemble de scènes, destinées à mettre en relief ses institutions philanthropiques et intellectuelles, au moyen âge. Ce programme eût été réalisé de manière peu banale.

Soucieux de mettre ses compositions en harmonie avec le cadre qui leur était assigné, l'artiste avait jugé devoir les revêtir d'une forme archaïque extrêmement intéressante. Il vit, de ce fait, son œuvre en butte à d'âpres critiques. Interrompue un certain temps, elle fut déférée au jugement d'un comité d'artistes, dont, seul, l'avis favorable, décida de sa reprise. Un moment poursuivie, elle fut définitivement arrêtée par la mort de son auteur.

Jugeant par la partie réalisée, il ne nous paraît guère douteux que s'il eût été donné à M. Delbeke de mener son entreprise à bonne fin, Ypres eût été dotée d'une création des plus méritantes, faite pour donner le plus honorable relief à son école. Les croquis des compositions du peintre se conservent au musée de sa ville ; les esquisses au musée des Arts décoratifs, à Bruxelles.



La salle échevinale. Fresques de J. Swerts.

Il n'est pas interdit d'espérer que l'école belge trouvera, dans ses rangs, quelque artiste capable de poursuivre l'œuvre interrompue. Le musée des Arts décoratifs possède aussi les cartons que Charles de Groux avait tracés en vue de la décoration des Halles, dont il était chargé, au moment de sa mort (1870).

L'Hôtel de Ville ne brille intérieurement par aucun élément fait pour arrêter longuement le visiteur, si ce n'est la salle échevinale, reconstituée de notre temps, et à la décoration de laquelle ont concouru divers artistes de mérite.

De vastes fresques de Swerts et Guffens ; une cheminée, dans le style du ^{xv}^e siècle, œuvre de M. Malfait, de Bruxelles ; des vitraux de M. Dobelaere, de Bruges, donnent à cette salle une splendeur incontestable.

D'anciennes peintures, retrouvées sous le badigeon, décorent, ou plutôt décoraient une partie de la pièce. L'intérêt en est grandement réduit par des « restaurations » peu discrètes. Il suffit, dès lors, de mentionner que ces peintures se trouvent sur le tympan faisant face à la fenêtre; qu'elles se composent de grandes figures des évangélistes saint Marc et saint Jean, en outre d'une frise où sont figurés, debout, les



La cathédrale Saint-Martin et la Halle.

comtes et comtesses de Flandre depuis Louis de Nevers et Marguerite d'Artois, jusqu'à Charles le Téméraire et Marguerite d'York. L'attribution de ces fresques à Melchior Broederlam ne s'accorde pas davantage avec leur style qu'avec la date de leur production. Jean Pennant et Floris Utenhoven, peintres mentionnés comme travaillant à Ypres en 1468, seraient, au gré de M. Alph. van den Peereboom, les auteurs de ces créations dont, il faut le dire, l'intention primitive, à peine, se devine encore.

Un passage voûté, sous le beffroi, met la Grand Place en commu-

nication avec l'église de Saint-Martin. A remarquer, à droite et à gauche, dans le mur de cette arcade, l'installation des guichets de la recette des marchés, en tout pareille au type fourni par les peintures du moyen âge, avec leurs volets rabattus formant comptoir.



La Cathédrale, vue prise à travers la Halle.

On la retrouve identique à la façade de bois conservée à l'étage de la Halle.

Vaste, et le plus souvent déserte, la place à laquelle nous arrivons doit à sa solitude même d'être plus impressionnante. D'une part, la fruste façade de l'immense édifice s'appuyant à la colonnade du *Nieuwerk*, avec son échappée de vue sur les lointains de la Grand'Place ; en retour, une rangée de délicieuses constructions anciennes, la Conciergerie et les maisons attenantes, dignes de compter parmi les joyaux de l'architecture

du temps. Chefs-d'œuvre de fer forgé, enfin, les ancrs de l'une des façades, formant la date 1616.

L'église Saint-Martin se présente par le travers, dans tout le développement de son magnifique vaisseau. Le transept sud, avec le triple portail qui nous fait face, bien que dénaturé par une restauration médiocrement comprise, ne forme pas moins, avec sa splendide rose polygo-



La Conciergerie.

nale, ses gracieux clochetons latéraux, ses arcs-boutants de belle portée, avec sa galerie aux élégants pinacles, un ensemble vraiment grandiose.

C'est, tout d'abord, par ses nobles proportions que nous impressionne l'édifice, encore que ses diverses parties soient d'époque très diverse. Tandis que le chœur fut commencé en 1221, chose établie par l'épithaphe de Hugues, prévôt de Saint-Martin, dont la dépouille repose dans l'église qu'il fit élever ; que la pose de la première pierre de la nef et des transepts fut faite par Marguerite de Constantinople, en 1254, le portail sud et la tour appartiennent au milieu du xv^e siècle. D'un siècle postérieur encore la chapelle dite « du doyen » qu'on voit, en hors-d'œuvre, vers le sud, au pied de la tour.

Celle-ci, conception de Martin Utenhove, de Malines, remplace une tour primitive effondrée en 1433. De très sévère ordonnance, elle a grande

physionomie et l'on doit déplorer qu'arrivée à 57 mètres elle soit arrêtée à mi-chemin de sa hauteur projetée. Le porche, comme d'ailleurs plus d'un de ses éléments, nous rappelle les églises que Jean van Eyck introduit dans plusieurs de ses créations.



La Cathédrale, portail sud du transept.

Ce n'est pas sans raison que Schayes, dans l'*Histoire de l'Architecture en Belgique*, désigne le chœur de Saint-Martin d'Ypres comme la plus remarquable des constructions religieuses du temps, en Belgique. Ses proportions sont, en effet, des plus nobles, et n'était l'écrasant autel, conçu dans le style jésuite, qui, littéralement, offusque la majeure partie du fond, l'ensemble serait d'harmonie parfaite.

Éclairé par une double rangée de verrières, encadré d'un arc triomphal de style primaire reposant sur de grêles colonnettes, il offre,

en plus, un beau triforium formant avec de puissantes nervures rayonnantes, un tout de splendide effet.

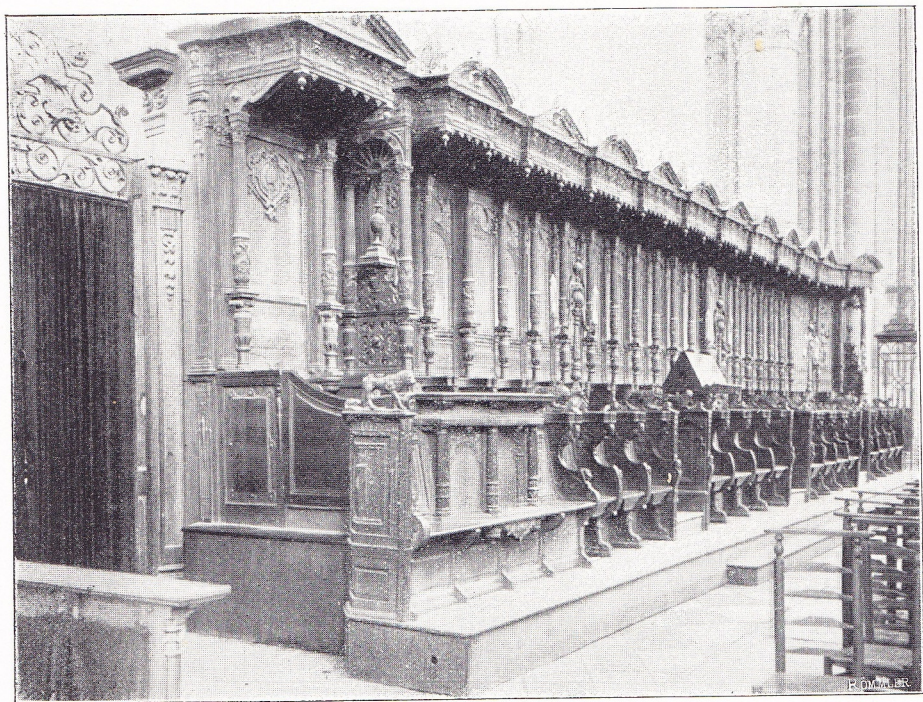


La Cathédrale ; la grande nef.

Le chœur n'a point de pourtour. Le vaisseau, à trois nefs, est, pour sa part, d'une ligne élégante. D'épaisses colonnes cylindriques, pourvues de chapiteaux à crochets, offrent ceci de particulier que chacune porte, à sa partie supérieure, une tête, sans doute destinée à servir de support à quelque statue, car nous voyons un baldaquin terminer la colonnette des arceaux du triforium. La succession de ces têtes est d'effet étrange. Les

statues d'apôtres, adossées aux colonnes, à mi-hauteur, sont de simples hors-d'œuvre.

La retombée des voûtes sur une colonne unique, dans les chapelles latérales du chœur, mérite l'attention très particulière de l'archéologue. Par malheur, plus d'une colonne s'écarte visiblement de la perpendicu-



La Cathédrale ; stalles du chœur.

laire et l'on constatera, en plus, qu'à maint endroit le sol s'est affaissé de manière peu rassurante.

La décoration de Saint-Martin est, à tous égards, remarquable. Une fresque, à gauche du chœur, fut originairement un portrait de Robert de Béthune, comte de Flandre, mort à Ypres en 1322 et inhumé dans l'église ; elle a été repeinte par quelque barbouilleur.

Les stalles du chœur, à deux rangées de sièges (vingt-sept en haut, vingt-quatre en bas), portent la date de 1598 et la signature d'Urbain Taillebert, sculpteur yprois de haut mérite, que nous aurons caractérisé à suffisance en disant qu'il est l'auteur du fameux jubé de Dixmude. D'autres œuvres du même Taillebert, non moins remarquables, décorent l'église, telle, notamment, la superbe arcade, avec le Christ triomphant,

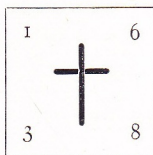
suspendue entre les colonnes de l'entrée principale. Taillebert, est aussi l'auteur du mausolée de l'évêque Antoine de Hennin, érigé, en 1622, dans le chœur. Ici se trouvent placés, en outre, passablement mal agencés,



La Cathédrale; tombeau de l'évêque de Visschere.

les tombeaux des évêques Simons († 1605), de Visschere († 1613) et Rithovius († 1583), ce dernier posé en 1607, par le séminaire.

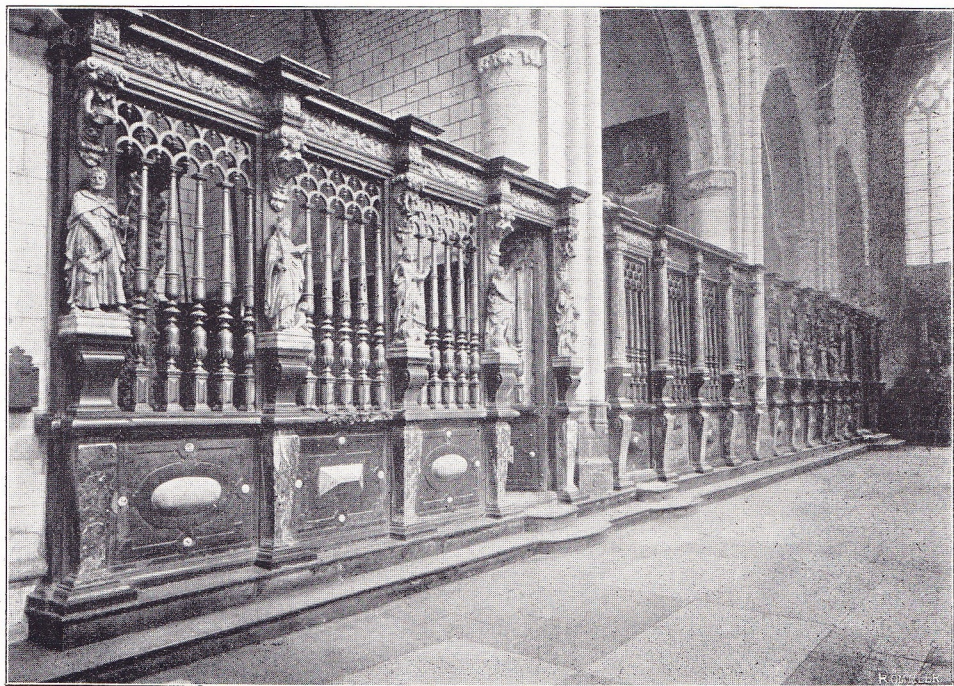
Dans le pavement, devant l'autel, une simple pierre, ainsi disposée,



marque la place où furent inhumés les restes du fameux Corneille Jansénus, septième évêque d'Ypres, mort de la peste, le 6 mai de l'année 1638. On ignore quand et par qui fut posée cette pierre, succédant à deux autres, enlevées, successivement, par ordre de l'autorité ecclésiastique.

tique : la première en 1655, la seconde en 1673. A peine faut-il rappeler que la doctrine de Jansénius donna naissance à la secte des Jansénistes, laquelle n'a pas cessé de compter des adhérents en Hollande.

Digne, à tous égards, de l'attention des archéologues, est le mausolée, en pierre de touche, le premier à gauche dans le chœur, érigé à Louise Delage, dame de Saillart, veuve du chancelier de Bourgogne Hugonnet,



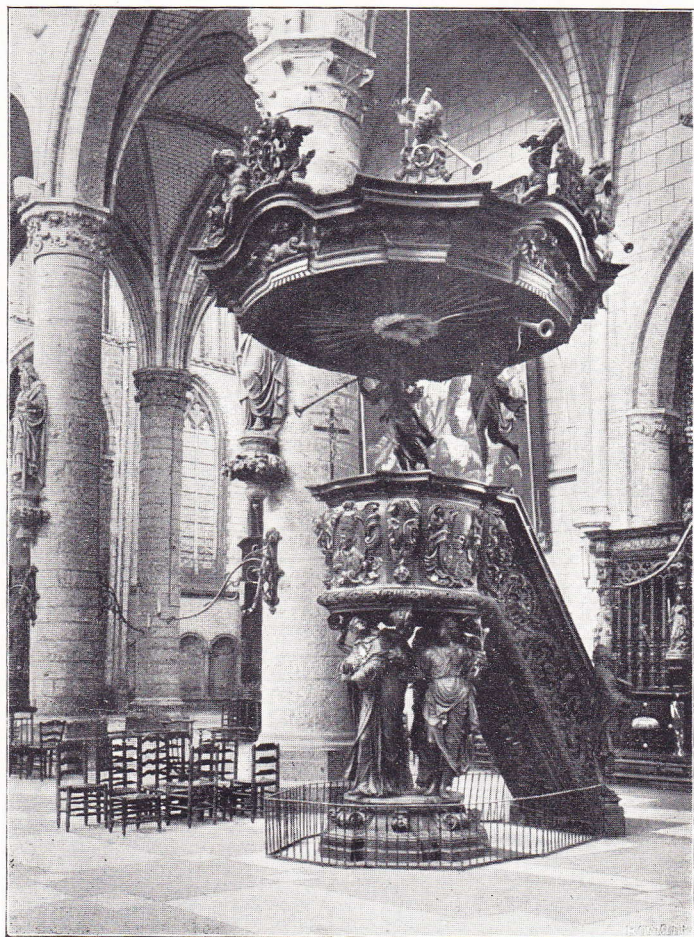
La Cathédrale; clôture de la chapelle du doyen.

décapité en 1477. C'est un morceau de sculpture remarquable, mais à ce point maltraité, qu'une moitié de l'effigie tombale s'engage dans le mur !

On attribue à deux moines dominicains une chaire de vérité que caractérise une prodigieuse efflorescence ornementale, et où, à la base, se voit une figure, de grandeur naturelle, de saint Dominique. D'autres créations sculpturales, de qualité infiniment supérieure, réclament notre attention. En première ligne, la clôture de cuivre, aux ravissantes figurines d'albâtre, de la chapelle dite « du doyen », un type des plus délicats de l'art du XVII^e siècle. Ce sont, ensuite, d'admirables portes intérieures, de bois sculpté, dans le style de la Renaissance. Le portail sud, avec ses figu-

rines superposées de saints, mérite d'être compté parmi les chefs-d'œuvre du genre, en Belgique.

Non sans intérêt est l'orgue, placé au fond du transept.

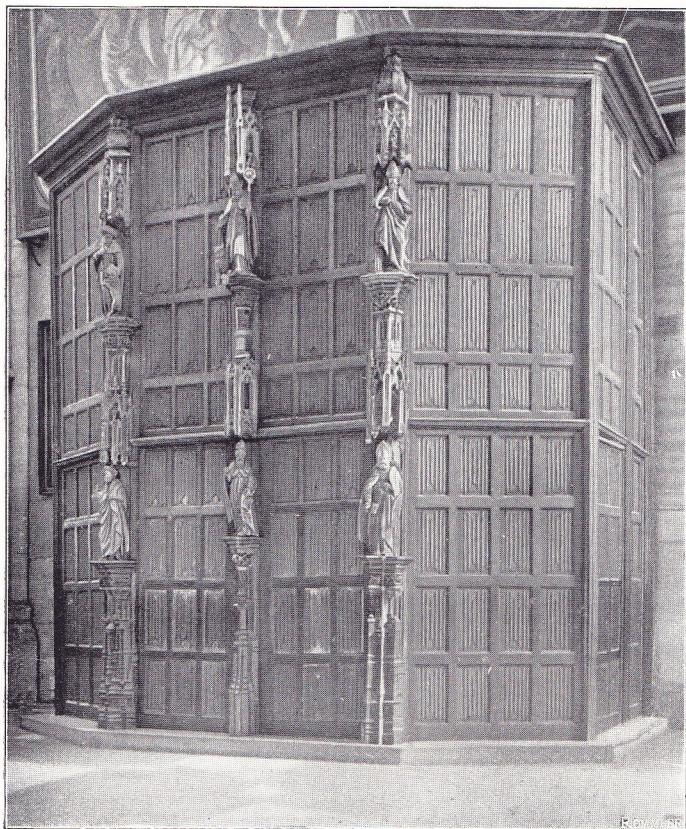


La Cathédrale ; chaire de Vérité.

Un devant d'autel, représentant l'*Adoration des bergers*, sculpture, en marbre blanc, par Charles van Poucke, de Dixmude († 1809), dans la chapelle du doyen, bien que médiocrement en rapport avec le style de l'église, mérite d'être signalé comme le travail vraiment distingué d'un artiste de sérieuse valeur.

D'intérêt moindre est la décoration picturale de Saint-Martin, encore qu'elle ait le nom et la prétention de comprendre une peinture de

Jean van Eyck ! On a pu, à l'exposition de Bruges, en 1902, voir à loisir cette création, si jalousement soustraite aux regards des profanes, en temps ordinaire. Pour les connaisseurs, ce fut une déception profonde.



La Cathédrale ; porte intérieure en bois sculpté.

Tout d'abord, il ne s'agissait ni d'un van Eyck, ni même d'une page du XV^e siècle. La date de 1525, inscrite sur le cadre d'un des volets extérieurs, représentant la *Prise de Jérusalem*, est bien celle de l'ensemble d'une peinture de qualité absolument secondaire, et, de plus, altérée par de maladroits repeints.

L'ensemble des volets représente la chute de l'homme et sa rédemption. Au centre, en figures de grandeur naturelle, *Adam et Ève* ; à gauche, la *Création de la femme* ; à droite, *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre*. Au revers, à gauche, le *Portement de la croix*, le

Crucifiement; enfin, à droite, la *Descente de croix* et la *Résurrection*.

Ces panneaux mesurent en hauteur 1^m,80 ; en largeur, 0^m,80. Sous le rapport du style et du coloris, il faut les ranger parmi les créations simplement intéressantes de l'école locale.



Maison, rue Carton, n° 4, de 1629.

La composition trahit des influences nombreuses. La figure d'Adam fait songer, par l'attitude, à celle d'Albert Dürer et, de même que dans la peinture de ce maître, c'est aux feuilles du fruit défendu que recourt le premier homme pour voiler sa nudité. Ève a de la grâce et, chose assez curieuse, tient une pomme de chaque main. Pas plus que le reste, les

nus qui sont cause de la mise en interdit de la peinture, ne révèlent un maître de premier ordre.

Proposer un nom d'artiste serait hasardeux ; aucune source ne nous y aiderait, d'ailleurs. L'unique chose qu'on puisse tenir pour certaine est que le retable, au temps de Sanderus, qui le disait à *peritissima manu*, décorait l'autel de la Sainte-Croix.



Rangée de façades, Marché au Bois.

Au gré d'une autre légende, la collégiale d'Ypres posséderait, de Frans Hals, la vue du siège de 1383. L'erreur ici est double. Le tableau, nullement dénué de mérite, représente le siège de 1649, et la délivrance de la ville par la protection de Notre-Dame de Tuine. La signature est celle de F.-P. Hals, peintre gantois, selon toute vraisemblance, et que les archives de Saint-Bavon, à Gand, renseignent comme ayant été chargé, en 1648, de restaurer la toile de Rubens, appartenant à cette cathédrale.

Jean-Baptiste Descamps, l'auteur de la *Vie des peintres flamands*, etc., parue en 1764, renseigne, parmi les œuvres de van Dyck,

comme décorant la cathédrale d'Ypres, un *Saint Martin* partageant son manteau avec un pauvre. Il s'agit d'une copie ancienne de la célèbre toile de Saventhem. Jadis placée à une grande hauteur, et en quelque sorte invisible dans la chapelle du doyen, la toile en question se trouve actuellement près de l'entrée de ladite chapelle.



La Boucherie.

A signaler encore un tableau de Jean Thomas, « Thomas d'Ypres », élève de Rubens, représentant, en petites figures, le *Chanoine de Mamez agenouillé aux pieds de la Vierge, qui lui présente l'enfant Jésus*. Cette peinture, de quelque valeur, est intéressante comme donnant une vue intérieure de Saint-Martin, en 1645. On constate qu'il y avait à cette époque, en avant du chœur, un jubé, décoré d'une suite de figures d'apôtres, dues, semble-t-il, à Carel van Yper.

Ce peintre, de son vrai nom De Foort, comme nous l'avons découvert,

fut, à en croire van Mander, un des élèves préférés du Tintoret. Les pages qu'on lui attribue, dans sa ville natale, et dont aucune n'est signée, trahissent peu cet illustre rapport.

La Belgique possède peu d'édifices mieux connus, plus fréquemment cités et reproduits que la Halle aux viandes. A la fois imposante et pittoresque, admirablement conservée, cette délicieuse construction, pour être



L'ancien Béguinage; la Gendarmerie.

de deux époques distinctes, et de matériaux différents, aussi, est remarquable par l'harmonie de ses lignes.

La brique a été employée exclusivement pour les gracieux pignons et toute la partie supérieure de la façade, y compris l'ornementation. Le rez-de-chaussée, en revanche, aux portes et aux fenêtres basses et rectangulaires; le premier étage, aux fenêtres ogivales, sont en pierre. La liaison de ces matériaux s'opère avec infiniment d'art. L'ancre à la croix recroisetée, empruntée à l'armoirie communale, concourt, pour sa part, à l'ornementation de cette façade d'exceptionnelle beauté. Toujours affectée à sa destination originelle, la boucherie diffère peu, sans doute, de ce qu'elle était il y a six siècles.

L'étage, naguère occupé par la confrérie de Saint-Michel, sert actuel-

lement de musée. On y accède par la petite place dite « du Musée », un coin délicieusement pittoresque.

D'intérêt surtout local, le musée d'Ypres réserve aux visiteurs quelques surprises agréables, au milieu de quantité de copies, d'attributions fantaisistes et d'indéterminations à peine moins nombreuses.

Dès l'entrée, un *Couronnement de la Vierge* de Carel van Yper, ou



Le Lombard.

présupposé tel, attribution aussi difficile à combattre qu'à justifier, en l'absence de toute création d'origine prouvée de ce peintre, vanté par van Mander. La peinture est froide autant qu'une œuvre de Martin de Vos, autre élève abâtardi du Tintoret.

Encore de « van Yper », la copie, d'ailleurs excellente, du *Christ parmi les docteurs*, de Luini, d'après l'original, aujourd'hui à Londres.

Quelques toiles intéressantes de Jean Thomas. Sa composition des *Pêcheurs pénitents* fait d'emblée songer à Rubens, à van Dyck ou à Jordaens, car tous ont traité le même sujet. *L'Enfant prodigue chassé par les courtisanes* est de belle allure, mais a grandement souffert.

Un paysage, traité en manière d'esquisse, et attribué à Rubens, nous paraît authentique, et la copie ancienne de l'esquisse des *Miracles de saint Benoît*, dont l'original appartient au Roi des Belges, est des plus intéressantes.

Les « van Dyck » et les « Jordaens » peuvent être passés sous silence.



La place du Musée.

La *Kermesse* de Pierre Breughel, le jeune, n'est pas sans valeur, bien que défigurée par de maladroits repeints.

Le portrait de Pierre Steenwyck, par lui-même, est un morceau intéressant. L'artiste s'est représenté devant le chevalet, où figure une *Vanitas*, unique tableau de ce genre que l'on connaisse de son pinceau et qui appartient au musée de Madrid. Steenwyck fut admis à la gilde de Delft le 10 novembre 1642 ; son portrait mesure 0^m,33 sur 0^m,24 (v. p. 105).

Deux toiles à ne point passer sous silence, sont les portraits en pied, et de grandeur naturelle, de Marie-Thérèse et de Joseph II. Elles portent la signature de P. Lion, suivie du mot *Viennæ*, et de la date 1784.

Ce peintre Lion, originaire de Dinant, où il mourut en 1814, séjourna



Musées d'Ypres. Portrait de Marie-Thérèse, par P.-J. Lion.

quelque temps en Angleterre et fut, durant plusieurs années, à Vienne, au service de l'Impératrice. On peut, dès lors, considérer comme de sincère ressemblance le portrait qu'il nous donne de Marie-Thérèse, bien que l'effigie soit de quatre ans postérieure à la mort de la souveraine. Il s'en faut que celle-ci nous apparaisse sous les dehors gracieux auxquels nous ont accoutumé ses autres images officielles.

Le musée d'Ypres possède un tableau de Gallait, passablement

connu, et que son titre contribua beaucoup à rendre populaire : *l'Archet brisé*.

Ne point omettre de voir les croquis des compositions de L. Delbeke, pour ses peintures inachevées de la Halle, et l'ensemble des pittoresques façades de bois, maintenant disparues, par M. L. Boehm.



Musée d'Ypres. Portrait de Pierre Steenwyck, par lui-même.

Plusieurs belles antiquités locales sont déposées au musée d'Ypres : sculptures, ferronneries, notamment les anciens coffres aux privilèges des drapiers. En première ligne des curiosités, figure le glaive qu'on assure avoir servi à l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes.

Il est certain que l'évêque d'Ypres Rithovius assista, à leurs derniers moments, ces nobles victimes de la tyrannie espagnole dans les Pays-Bas. Il aurait, selon la version populaire, emporté de Bruxelles, l'ins-

trument de supplice qu'on nous exhibe et qui procède de l'évêché.

Une disposition du testament de Rithovius porte interdiction de remettre jamais cette épée aux mains du bourreau, si ce n'est pour servir à l'exécution d'un personnage de rang égal à celui des seigneurs qu'il servit à décapiter, en dernier lieu.



Musée d'Ypres. Sculpture en bois du xve siècle.

Il n'est pas sans intérêt de noter en passant, que, dans les collections du Prince de Ligne, au château de Belœil, se conservait une autre épée que la tradition assurait avoir servi à trancher la tête à d'Egmont et de Hornes.

Ypres, dans ses églises et ses établissements charitables, est assez richement pourvu de peintures anciennes, dignes de l'attention des curieux. On peut se borner à citer, pour mémoire, les multiples productions assignées à van Yper. A Saint-Pierre, d'imposantes figures de *Saint Pierre* et *Saint Paul* ; à l'hospice Saint-Jean, l'*Adoration des Mages* et le *Baptême de saint Jean* ; à l'hôpital de Notre-Dame, l'*Adoration des Mages*.

D'intérêt toutefois très supérieur, sont deux tableaux appartenant à l'hospice Saint-Nicolas, dit de Belle, rue de Lille, construction char-

mante du XVII^e siècle (1616), dont la façade est décorée de jolies statuette de Salomon Belle, sieur de Boesinghe, et de Christine de Guines, sa femme, fondatrice de l'établissement, en 1279.

Dans la chapelle de l'hospice, non loin de l'entrée, à gauche, se voit un curieux tableau votif, du commencement du XV^e siècle, œuvre que M. Alfred Michiels a cru pouvoir ranger dans l'œuvre de Melchior Broederlam.



L'hôtel Merghelynck.

Agenouillée devant la Vierge, Yolente Belle, fille de Jean, seigneur de Boesinghe, est accompagnée de son époux, Josse Bride, et de ses enfants. Les donateurs sont assistés de leurs saints patrons; des anges supportent leurs armoiries. Le tout est sur fond d'or.

La Vierge est une figure infiniment gracieuse. Mais le tableau, à vrai dire, est si loin de ce qu'il a dû être, qu'on aurait grand'peine à l'attribuer à un artiste déterminé.

La tombe mutilée de Yolente porte son épitaphe. La dame mourut en 1420.

Plus précieuse, et beaucoup, est une petite peinture, conservée dans les bureaux de l'administration, la *Madone dans un paysage*, tenant

debout, devant elle, l'enfant Jésus. Bien conservée et d'une grande vigueur de coloris, cette délicate production se rattache, en droite ligne, à l'école de van Eyck et pourrait procéder de Pierre Cristus. La draperie de la Vierge est d'un rouge puissant ; sa robe, d'un beau noir, le tout formant une harmonie riche et profonde. Le paysage est de la meil-



Hôtel Merghelynck. Le vase dit de « Rubens ».

leure qualité. En somme, le plus distingué des tableaux anciens qu'on montre à Ypres.

La chapelle elle-même n'offre d'intéressant que sa voûte en bardeaux, et un confessionnal roulant, du XVII^e siècle, curieux échantillon du mobilier religieux du temps.

Quelques pierres tombales du XV^e et du XVI^e siècles sont dressées dans le vestibule d'entrée de l'hospice. Bien qu'endommagées, elles restent dignes de l'attention de l'archéologue.

La rue de Lille, une des plus belles, sinon la plus importante de la

ville, et que nous suivons pour gagner l'église Saint-Pierre, nous montre, dans son parcours, plusieurs remarquables constructions.

Sans parler des jolies façades dépendant de l'hospice et dont l'une porte la date de 1606, il y a la maison dite des Templiers, contemporaine de la Halle, construite en moellons, avec, au deuxième étage, de belles



Salon de l'hôtel Merghelynck.

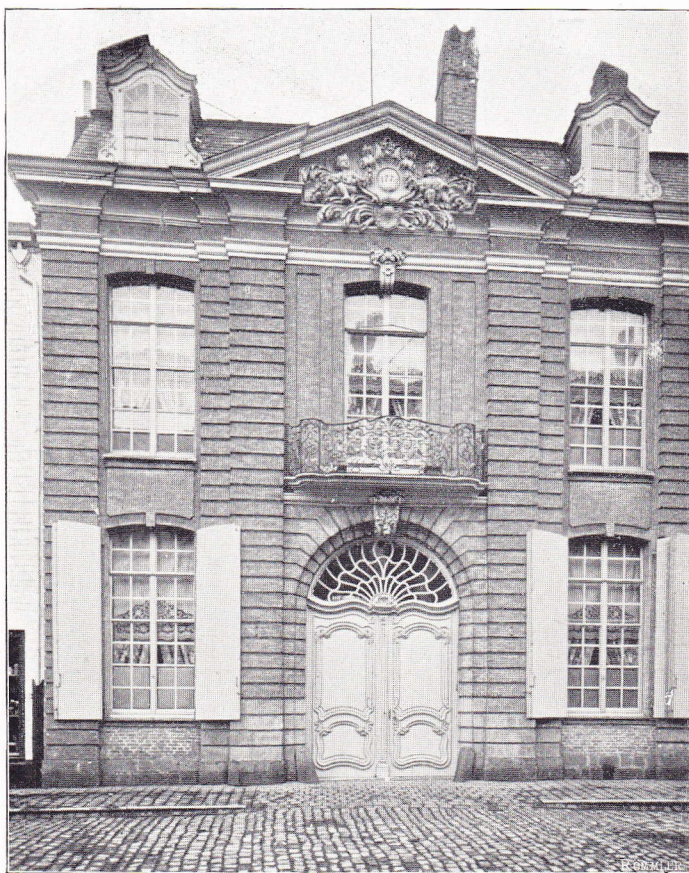
fenêtres ogivales, et dont le rez-de-chaussée est aussi du plus haut intérêt.

Cette maison, devenue depuis peu, propriété de l'État, reliée à la joignante, qu'on s'occupe de reconstruire dans le même style, sera désormais affectée à l'usage des postes. On se félicite de la voir échapper à la destruction, pourvu qu'en y échappant elle ne cède la place à une restauration valant à peine mieux.

Après avoir, en passant, admiré quelques-uns des plus pittoresques pignons de la ville, nous trouvons, à gauche, à l'angle de la rue des Fri-

piers, la façade, aux multiples fenêtres, de l'hôtel Merghelynck, imposante construction du XVIII^e siècle.

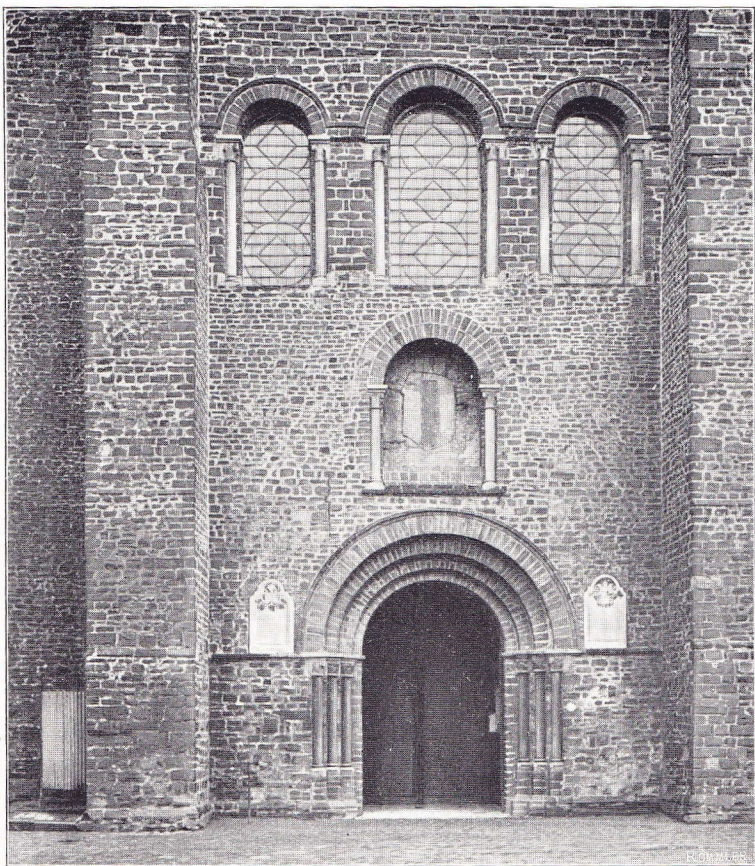
Érigée en 1774-1776, sur les plans d'un architecte lillois Thomas Gombert, pour F. I. Merghelynck, seigneur van der Camere, etc., con-



Hôtel Merghelynck, entrée principale.

seiller de la ville d'Ypres, l'imposante demeure est décorée d'une manière somptueuse, dans le style Louis XVI. Les boiseries, panneaux, médaillons, dessus de portes, peuvent être rangés parmi les bons spécimens du genre. On en connaît les auteurs : Ant. Jos. de le Dicque, de Lille, pour les ouvrages en bois; ceux en stuc, profils d'Henri IV, de Louis XIV, de Voltaire, de Louis XV, de Marie Leczinska, sont de Grégoire-Joseph Adam (peut-être un membre de la nombreuse lignée des Clodion), de Valenciennes. Un sculpteur yprois, Jacques Beernaert, fit

la rampe de l'escalier monumental. L'hôtel, depuis 1892, est la propriété de l'arrière petit-fils de son fondateur, M. Arthur Merghelynck. L'adjonction, par celui-ci, de meubles, d'accessoires, d'estampes, etc., des époques Louis XV et Louis XVI en fait une reconstitution fort inté-



Portail de l'église Saint-Pierre.

ressante des époques susdites. La visite de ce véritable musée s'accorde sur demande. Elle mérite d'être faite.

A signaler à l'attention du visiteur un vase de pierre blanche, décorant la cour. On attribue à cet objet une origine illustre. Créé, dit une inscription, pour surmonter le maître-autel de l'église Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles, il servit à cet usage jusqu'au transfert de l'autel à l'église de Saint-Josse ten Noode, commune-faubourg de la capitale. On le dit taillé d'après un dessin de Rubens.

C'est d'ailleurs un morceau de noble simplicité, orné de gracieuses têtes de chérubins, reliées par des guirlandes de fruits.

En suivant la rue de Lille on aboutit, en droite ligne, à l'église Saint-



L'église Saint-Pierre.

Pierre dont la tour, cantonnée de clochetons, rappelle vaguement le beffroi. En réalité, la partie inférieure, un portail en plein cintre, très fruste, mais de beau caractère est tout ce qu'il y a là de primitif. On peut voir, dans l'église, un petit tableau représentant l'incendie allumé par le diable, selon la légende, et qui, en 1638, anéantit la tour. C'est même avec

l'aide de ce document que fut rétablie la flèche, en 1868. L'intérieur de Saint-Pierre, complètement remanié, n'est plus d'aucun style précis. Les figures de saint Pierre et de saint Paul, déjà mentionnées comme émanant de Carel van Yper, méritent l'attention du connaisseur. On les suppose volets d'un triptyque, dont le panneau central serait perdu.

La place environnant Saint-Pierre est pittoresque et riante. En poursuivant notre route, nous trouvons, à droite, au fond d'une ruelle, l'hos-



Café de la « Bonne Volonté ».

pice Saint-Jean avec une jolie tourelle octogone, et où se conservent quelques tableaux attribués à l'inévitable Carel van Yper. Hier à peine, au coin de la ruelle, existait une ravissante vieille façade, maintenant démolie, comme tant d'autres, pour faire place à des constructions au dernier goût du jour, car ici, hélas ! autant qu'ailleurs, la mode exerce son empire, pour ne pas dire ses ravages.

La porte de Lille que nous atteignons bientôt, est pittoresque et le chemin que nous suivons pour y arriver, nous procure l'occasion de voir la maison de bois, seule survivante d'un type naguère si répandu.

Une promenade dans Ypres, présente au point de vue architectural, un intérêt considérable. Peu de villes de Belgique, nous l'avons dit,

sont si richement pourvues encore de maisons pittoresques, non seulement parmi celles affectant un caractère monumental, mais aussi parmi les constructions plus modestes. Plusieurs de ces dernières offrent à l'archéologue une précieuse source d'études.

Longeant le rempart, et gagnant la caserne d'infanterie, nous nous trouvons sur l'emplacement de l'ancien château des Comtes, la vaste place



L'Hôpital, vue latérale.

désignée sous le nom de *zaalhof*, à proximité de la rue du Lombard, où s'élève une antique demeure, dite le Lombard, datée de 1616, par ses ancrs, ayant, au rez-de-chaussée dix, à l'étage douze fenêtres en anse de panier. Sur la corniche quatre lucarnes arrondies et, complétant tout cela, une élégante porte Louis XV !

Rue du Lombard, n° 45, une maison à étage unique, mérite d'être signalée pour son originale conception.

Rue de la Bouche, derrière la caserne d'infanterie, s'élève une charmante façade à pignon en gradins, trois fenêtres au premier, une quatrième

au second étage, encadrées de colonnettes et toutes en arc surbaissé, d'un excellent effet.

Par la rue au Beurre nous regagnons la Grand'Place, plus justement, la place Van-den-Peereboom, bassin comblé, où s'élève la statue de l'ancien ministre et bourgmestre d'Ypres.



Rangée de maisons, rue du Temple.

L'ensemble de cette place, derrière la Halle, est grandiose. L'église Saint-Martin, dont la tour s'élève en face de nous, constitue un ensemble saisissant, tandis que vers la Halle, notre vue se porte sur le beffroi qui la domine, et, dans l'angle est, le groupe de maisons formant la conciergerie. Un vrai décor; on dirait l'œuvre de quelque habile metteur en scène.

C'est en face de l'église, place Van-den-Peereboom, que s'élève la rangée de maisons à double façade, signalée au début de ce chapitre.

L'église ne peut se contourner tout entière ; les cloîtres, du côté nord, englobés dans un couvent de femmes, sont soustraits à la vue. Du même côté, le palais de Justice, l'ancien évêché, construction insignifiante ; plus loin la bibliothèque publique. Les archives d'Ypres sont célèbres.



Maisons, rue de Lille.

Suivant la place, dans la direction du Marché au Bétail, nous trouvons, à l'entrée de la rue de Boesinghe, la charmante maison n° 2, enseignée la *Bonne Volonté*, type tout à fait original, où le premier étage est à fenêtre unique tandis que le second, à deux fenêtres, est surmonté d'un troisième étage, à son tour pourvu d'une seule ouverture, à tympan rayonnant, prise dans le pignon et flanquée de gracieuses colonettes.

Le Marché au Bétail, l'ancien bassin comblé, dont il est fait mention plus haut, avec ses magnifiques maisons de corporations, dont l'une, aux ancres à la croix de Lorraine, de style encore gothique, sauf la porte,



Maison de 1544, rue de Dixmude, 52.

est datée, par ces ferrures, de 1544. Le pignon se terminant par une niche, de l'ancienne maison de la corporation des Bateliers, est particulièrement caractéristique, et prouve assez à quelles combinaisons heureuses se prête la façade conçue dans ce style.

A droite, par le nouveau chemin de Saint-Martin, nous gagnons l'ancien Béguinage, maintenant la gendarmerie, ensemble de constructions

enclos d'un mur et du plus pittoresque effet. La chapelle, convertie en écurie, s'élève à gauche.

Plus loin, une maison datée de 1634, précédée d'un jardinet, fait songer aux fonds des exquises peintures de Pieter de Hooch. Le tout est d'effet reposant et tout à fait typique.



Maisons, rue de Dixmude, 81.

Dans la rue de Dixmude, n° 81, se présente une ancienne devanture de boutique épargnée par les siècles; même rue, n° 52, une superbe maison ogivale, datée de 1544, avec son pignon décoré du soleil et de la lune. Rue Carton n° 4, jolie façade datée de 1629. Marché au Bois, les maisons n°s 23, 25, 27 et 29, séparées par la rue du Quai, forment un ensemble exquis.

Nous voici revenus place Van den Peereboom. Dans la direction de l'ouest, nous prenons la rue d'Elverdinghe, une des plus attrayantes de la ville. Ici encore se groupent quantité de types de constructions anciennes et remarquables. Il n'en coûte que la peine de les noter. Nous

nous bornons à désigner le n° 3 ; le n° 13, de 1599, à un étage ; le n° 33, de 1633, d'aspect monumental.

Si, de la Grand'Place, l'on se dirige vers l'est, l'on trouve, à l'angle de la rue de Menin, la succession pittoresque des pignons de l'hôpital



Maison, rue d'Elverdinghe

Notre-Dame, en style de la Renaissance, avec de jolis oculi et des niches non moins élégantes. Puis, à l'est, dans la rue des Chiens, parallèle à la rue de Lille, nous rencontrons la façade de l'*Hôtel de Gand*, à double pignon, ensemble remarquable du XVI^e siècle.

Reprenant, pour finir, par la rue au Beurre, la direction de la gare, sur notre chemin même, rue du Temple, nous notons le joli groupe de mai-

sons n^{os} 16, 18 et 20, la dernière datée de 1602 et, dans son genre, particulièrement digne d'examen, comme représentant l'époque de transition.

On voit par ces rapides indications, à quel puissant degré Ypres sollicite l'attention de quiconque s'intéresse au passé monumental de la Flandre, et légitime, à tous égards, le voyage, à la vérité peu commode, qu'il faut entreprendre pour se procurer quelques-unes des joies les plus complètes qui soient réservées à l'homme de goût et au curieux.



Pierre Cristus. La Vierge dans un paysage, hospice Belle.

Les Villes d'Art Célèbres

HENRI HYMANS

Bruges

et Ypres

H. LAURENS, ÉDITEUR

Les Villes d'Art célèbres

Bruges & Ypres

PAR

HENRI HYMANS

CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, A BRUXELLES
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

Ouvrage orné de 116 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1903



Ypres. La Cathédrale; autel de Van Poucke, chapelle du Doyen.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

YPRES

Beffroi (le), 81*, 83.
 Béguinage (le), 101*, 117.
 Belle (Salomon), 107.
 Belle (Volente), 107.
 Belœil, 106.
 Boucherie (la), 76, 100, 100*.
 Cathédrale (la), voy. St-Martin.
 Chaire de vérité, 95, 96*.
 Charles le Téméraire, 88.
 Château des Comtes, 114.
 Clôture de la Chapelle du Doyen, 95*.
 Coffre aux privilèges des Drapiers, 11*, 82.
 Conciergerie de l'Hôtel de Ville, 90*.
 Delage (Louise) dame de Sailant, 95.
 Descamps (J.-B.), 99.
 Egmont (le comte d'), 105.
 Façade en bois d'une maison démolie, 85.
 Galerie de l'étage de la Halle, 86*.
 Gendarmerie (la), 101*.
 Grand'Place en 1774, 83, 114.
 Halle (la), 75, 78, 81*, 82*.
 — Galerie de l'étage, 86*.
 — Le Nieuwerk, 85*, 89.
 — Perron, 84.
 Halle aux viandes, 76, 100*, 101.
 Hennin (Ani. de), évêque, 94.
 Henri IV, 111.
 Hôpital Notre-Dame, v*, 118.
 Hornes (le comte de), 105.
 Hospice Belle, 14*, 107.
 Hospice Saint-Jean, 113.
 Hôtel de Ville, 85*.
 Hôtel Merghelynck, 107*, 108*, 109*, 110*.
 Hugonnet (le chancelier), 95.
 Hugues, prévôt de St-Martin, 90.
 Jansenius (Corn.), 94.
 Joseph II, 104.
 Ligne (Prince de), 106.
 Lombard (le), 102*, 114.

Louis de Nevers, 88.
 Louis XIV, 111.
 Louis XV, 111.
 Mander (C. van), 101.
 Marguerite d'Artois, 88.
 Marguerite de Constantino-ple, 90.
 Marguerite d'York, 88.
 Marie Leczinska, 111.
 Marie-Thérèse, 104, 104*.
 Michiels (Alfred), 107.
 « Mort » (la) d'Ypres, 86.
 Musée, 102, 103.
 Notre-Dame de Tuine, 83.
 Palais de Justice, 110.
 Peereboom (Alph. van den), 76, 88, 115.
 Peintures murales à l'Hôtel de Ville, 88.
 Peste (la) de 1349, 36.
 Place du Musée, 103*.
 Place Van-den-Peereboom, 79*, 84*, 115.
 Portail intérieur de la Cathédrale, 97.
 Prise de Jérusalem, 97.
 Rithovius, 94, 106.
 Robert de Béthume, 93.
 Saint-Martin, 79, 88*, 85*, 91, 115.
 — Chaire de vérité, 95, 96*.
 — Clôture de la Chapelle du doyen, 95*.
 — Intérieur, 92*.
 — Intérieur, 92*.
 — Porte intérieure, 97*.
 — Stalles, 93*.
 Saint-Pierre, 109, 111*, 112*.
 Salle échevinale, 87*.
 Sanderus, 99.
 Schayes, 91.
 Simons, évêque, 94.
 Vase dit « de Rubens », 108*, 111.
 Vissschere (de), évêque, 94*.
 Voltaire, 111.
 Vue générale, 75*.

Artistes.

Adam (Grég.-Jos.), sc., 111.
 Boehm (L.), dess., 79, 105.
 Breughel (P.) le jeune, peintre, 103.
 Broederlam (Melch), peintre, 83, 88, 107.
 Cristus (P.), peintre, 108, 120*.
 Degroux (Ch.), peintre, 87.
 Delbeke (L.), peintre, 85, 86, 87.
 Deledicque (Jos.), sc., 110.
 Dürer (Alb.), peintre, 98.
 Dyck (Ant. Van), peintre, 99, 102, 103.
 Eyck (J. Van), peintre, 83, 91, 97, 108.
 Foort (Ch. de), 100.
 Gallait (L.), peintre, 104.
 Gombert (Thom.), arch., 110.
 Guffens (G.), peintre, 87*.
 Hals (Fran.), peintre, 99.
 Hals (F.-P.), peintre, 99.
 Jordaens (J.), peintre, 102, 103.
 Lion (P.-J.), peintre, 104*, 104.
 Luini, peintre, 102.
 Malfait, sc., 88*.
 Pauwels (Ferd.), peintre, 85*, 86.
 Pennant (Jean), peintre, 88.
 Poucke (Ch. Van), sc., 96*.
 Rubens (P.-P.), peintre, 99*, 103, 108*, 111.
 Sporeman (Jean), arch., 84.
 Steenwyck (Pierre), peintre, 103, 105*.
 Swerts (J.), peintre, 87, 88.
 Taillebert (Urbain), sc., 93, 94.
 Thomas (Jean), peintre, 100, 102.
 Tintoret, peintre, 101.
 Uutenhoven (H.), peintre, 88.
 Uutenhoven (Martin), arch., 91.
 Vos (Martin de), peintre, 102.
 Yper (C. van), peintre, 100, 102, 106, 113.

Maisons remarquables.	Maison des Templiers, 109.	Rues et places.
Hôtel Merghelynck, 107* 108*, 109*, 110.	Marché au Bétail, 116.	Rue au Beurre, 114, 119.
La « Bonne Volonté », 113*, 116.	Marché au Bois, 77*, 99*, 118.	Rue de Boesinghe, 116.
Le Lombard, 102, 114.	Rue de la Bouche, 80*, 114.	Rue de la Bouche, 114.
Maisons à façades doubles, 79*.	Rue Carton 98*, 118.	Rue Carton, 98, 118.
Maison des Bateliers, 76*, 79, 117.	Rue des Chiens, 119.	Rue des Chiens, 119.
Maison de Bois, 78*.	Rue de Dixmude, n° 81, 118*.	Rue d'Elverdinghe, 119*, vi*.
Maison de bois (façade aux Halles), 85.	Rue de Dixmude, n° 52, 117*.	Rue du Lombard, 141.
	Rue d'Elverdinghe, vi*, vii*, 118, 119*.	Rue de Menin, 118.
	Rue de Lille, 116*.	Rue du Temple, 119*.
	Rue du Temple, 115.	Place du Musée, 103*.
		Place Van-den-Peereboom, 79*, 84*, 115.

BIBLIOGRAPHIE

BRUGES

- J.-B. Rudd.* — Collection des Plans, Coupes, Elevations, Voûtes, Plafonds, etc., de la ville de Bruges. S. d., 1 vol. in-folio.
- Oct. Delepierre.* — Album pittoresque de Bruges ou collections des plus belles vues et des principaux Monuments de cette ville, 1^{re} partie 1837; 2^e partie 1840, 2 vol. in-folio.
- Gilliodts van Severen.* — Bruges ancienne et moderne; Notice historique et topographique, 1890, 1 vol. in-4°.
- Jac. Burckhardt.* — Die Kunstwerke der belgischen Stadte. Dusseldorf, 1847, 1 vol. in-8.
- J. Gaillard.* — Revue pittoresque des Monuments qui décoraient autrefois la ville de Bruges. Bruges 1850.
- Ephémérides brugeoises. 1847.
- Ch. Verschelde.* — Les anciennes maisons de Bruges. S. d., 1 vol. in-4°.
- W. H. J. Weale.* — Bruges et ses environs, 3^e édition. Bruges, 1879, 1 vol. in-12.
- W. H. J. Weale.* — Catalogue du Musée de l'Académie, 1861, 1 vol. in-8°.
- Ad. Duclos.* — Bruges en trois jours. Bruges, 1883, 1 vol. in-12.
- Ch. de Flou et V. de Deyne.* — Promenades dans Bruges (1898), 1 vol. in-8°.
- Oct. Delepierre.* — Notice sur les tombes découvertes en août 1841 dans l'église Cathédrale de Saint-Sauveur, à Bruges, 1842, 1 vol. in-8°.
- G. van den Gheyn.* — Les caveaux polychromés en Flandre. Gand, 1889, 1 broch. in-8°.
- Rich. Graul.* — Beiträge zur Geschichte der dekorativen Skulptur in den Niederlanden während der ersten Hälfte des XVI Jahrhunderts. Leipzig, 1889, 1 vol. in-8°.
- De Coninck (D.).* — Guide de Bruges; cathédrale de Saint-Sauveur, Bruges, 1900, 1 vol. in-8°.
- Verkest (Médard).* — Guide illustré du touriste à Bruges. Bruges 1903, 1 vol. in-16.

YPRES

- Atlas des villes de la Belgique au xvi^e siècle. Cent plans par *Jacques de Deventer*. 6^e livraison. Ypres, par *H. Hosdey*. 1887.
- Alph. Van den Peereboom.* — Ypriana, 1878-1881, 7 vol. in-8°.
- Veron de Deyne et Arth. Butage.* — Ypres, Guide illustré du touriste. Liège, 1897, in-8°.
- Arthur Merghelynck.* — Hôtel Merghelynck à Ypres (1774-1776). Trente vues par Hector Heybroeck. Ypres, 1894, 1 vol. in-folio.
- Monographie de l'Hôtel-Musée Merghelynck. Ypres, 1899, 1 vol. in-8°.